

LE CORPS COMME CHARNIÈRE D'HISTOIRE

JEAN-CHARLES CROMBEZ

L'approche du corps¹, en tant qu'il est écouté et permis, oblige une réflexion sur le processus analytique, en tant qu'il est universel, et sur sa méthode, en tant qu'elle est particulière. D'une part, l'attention est portée non pas sur les contenus de la pensée, mais sur ce qui la soutient et sur les dispositifs qui la permettent dans la rencontre et la séance. Ce que rapportera la personne par ses souvenirs ou ses inventions sera compris dans la perspective d'un parcours plutôt que du seul matériel. Cela permet moins d'encombrement dans la séance, dans les descriptions multiples de l'analysant et dans les interprétations diverses de l'analyste. D'autre part, l'attention peut aussi être portée sur le psychanalyste, c'est-à-dire sur le corps de l'analyste en séance. Le contre-transfert et le co-transfert² pourront être compris dans l'ordre d'un vécu qui dépasse largement ce qui peut être pensé, et approchés plus fondamentalement par ce qui les porte.

Le corps a été présenté comme le lieu de deux phénomènes : celui de souvenirs primitifs soutenant une psyché ultérieure, celui d'expressions récentes, preuve de psyché impossible. L'un manifeste ce qui a pu

Jean-Charles Crombez, psychiatre, service de consultation-liaison, hôpital Notre-Dame, CHUM, professeur titulaire de clinique, université de Montréal, psychanalyste, Société canadienne de psychanalyse, 344, Berwick, Mont-Royal, QC, H3R 1Z6. jccrombez@approche-echo.net

1. Pour permettre l'abord de la personne dans une conception psychosomatique intégrée, plutôt que psycho-somatique clivée (Crombez, 1992), nous avons construit une méthode qui s'est révélée tenir de la mise en place d'un espace transitionnel et d'une dynamique ludique : l'approche ECHO (Crombez, 2006). Elle concerne autant l'analysant que l'analyste et leur interaction mutuelle. Ce jeu intérieur permet le déploiement, à la fois, d'une élaboration psychique et d'une mobilisation physiologique (www.approche-echo.net).

2. De ce qui survient chez l'intervenant en relation clinique, nous avons jugé utile de distinguer le contre-transfert et le co-transfert (Crombez, 2007). Le premier montre comment l'analyste s'oppose au transfert de l'analysant, alors que le deuxième évoque comment il y participe. Ce dernier sujet intéresse de plus en plus de psychanalystes (Thomson, 1980).

exister, l'autre ce qui n'a pu exister ; une marque ancienne, implicite, et une cicatrice nouvelle, explicite. Et, entre les deux, une mise en relation s'impose qui opère une mise en sens. Et, entre les deux, une mise à jour est vitale, une sortie de l'ombre, une retrouvaille qui fait réunion. Sinon, tout événement actuel, toute interaction présente y est insupportable et blessante, toute étrangeté et toute intimité ; tout devient inévitablement trauma et inexorablement perte (Lefebvre, 1990).

Donc, une question s'ensuit : comment le psychanalyste va mettre en place ce terrain, un dispositif ? Il s'agira d'un type de présence et d'interventions particulières. Il s'agira, et pour l'analysant et pour l'analyste, d'éprouver et de transformer la souffrance émergente. Zone critique où le processus psychanalytique peut se refermer d'une façon interminable ou s'ouvrir dans un mouvement créateur.

LE FAIT

Lors d'un premier contact avec la vie mentale, on pourrait penser qu'un dispositif d'ouverture et de rencontre permet un travail de mémoire. On peut le comprendre comme celui de retrouver ce qui avait été oublié, de découvrir des rapports, de décoder une logique. Une recherche minutieuse des faits et des pensées est alors entreprise, avec l'intention de remettre les idées en place et les choses en ordre.

Lorsque cette recherche est conçue comme une construction objective, on fait appel alors à la seule notion de conscience, pour ne pas dire de cognition. Et l'on sait que cette logique a repris toute sa force dans le mouvement cognitiviste. Même si cette conception s'y est élargie au corps et à l'affect, cela n'a pu modifier vraiment la logique très causaliste à l'origine de la théorie.

On peut aussi comprendre cette recherche comme celle de soulever ce qui a été refoulé, d'ouvrir des liens, dans une intention de se dégager des idées bien en place et des choses bien ordonnées. Une découverte de sens est alors enclenchée dans un parcours qui se révèle plein d'obstacles et de chausse-trapes. Dans cette conception, au sens d'une entreprise subjective, d'un parcours, on fait appel à l'inconscient, à différentes forces vives qui s'enchaînent dans toutes les significations du terme. Et le champ est alors largement ouvert à toutes les métapsychologies.

Lorsque, dans un deuxième contact, on se penche sur la qualité des événements, on s'aperçoit qu'il n'y a pas que des mémoires, mais aussi des impossibilités de pensée et des absences de mémoire. Ce sont des événements indicibles que l'on sent bien avoir pourtant existé et des événements insaisissables lors desquels on n'a pu exister.

D'une part, tous les événements, qu'ils soient pensables ou non, laissent leur marque à tous les niveaux de notre être, dans tous les lieux topiques et économiques. Quand ils ne se manifestent pas en pensée, en conscience, ils le feront de toute façon dans tous les autres ordres

de conscience et par toutes les autres voies d'expression : dans l'affect, dans le corps, dans les comportements. Et le résultat est un florilège d'expressions où l'on ne sait plus où donner de la tête : on perd la voie et on en perd la voix.

D'autre part, tout événement peut être blessant, par un trop ou un pas assez, en tant que la personne y est anéantie dans son état et dans son mouvement. Il y a abolition d'espace et de temps. Le corollaire d'une situation vécue comme blessante est donc une absence de vie intérieure, une élaboration manquée, une métabolisation impossible³. Et le résultat est un manque, un handicap, un trou. Il n'y a rien à y analyser, rien qui en sourd ; et, au contraire, une terrible attraction, comme celle d'un trou noir, qui y attire le sujet pour le faire taire⁴.

Quant aux événements, ils s'oublient ; ils sont mis au passé et s'éloignent du sujet. En fait, ils sont d'autant plus oubliés qu'ils ont été, pour les uns, constitutifs à l'origine et, pour les autres, exclus dès le départ. Ne sont présentes, comme indices, que des marques, des marques sans mémoire et des marques sans histoire.

Il serait intéressant d'envisager les effets croisés de ces existences écartées avec ces inexistentences blessées. Seront tus ces fonds inamovibles et ces riens insupportables, et seront tus, du même coup, tous les objets, toutes les pulsions qui risqueraient d'approcher ces fondements structurants et ces inexistentences délabrantes. Sera tu ce qui pourrait approcher le sujet d'un ébranlement catastrophique ou l'attirer dans une béance mortifère. Sera donc mis en respect, par effet collatéral, ce qui a pu néanmoins exister, et ce, par diverses sortes de mises à l'écart : refoulements et dénis. Or, il n'est guère possible de s'approcher des seconds sans évoquer les premiers : il n'est guère possible de rencontrer les manques sans retrouver les origines.

Et, alors que tous ces événements sont écartés au fur et à mesure et puis discrètement niés, ils édifient un état encore plus muet : une « réduction » du vécu intérieur, vécu qui pourra être occupé et réduction qui pourra être masquée par ce qu'on peut décrire comme des compulsions et des somatisations. C'est l'échappée d'une mort à court terme, par ébranlement ou par avalement ; mais, ce sera pour s'engager dans une mort à long terme.

3. On pourra dire qu'il s'agit là d'une réalité implacable où le sujet est réduit ou d'un réflexe de survie où le sujet se réduit. Car nous pensons que cette réduction se fait dans un climat et une logique de survie. La personne ayant été frappée de plein fouet, cette nécessité de survie a empêché la régression nécessaire à la métabolisation de l'événement. Et la menace perdurante continuera à la bloquer subséquemment.

4. Certes, cette dynamique d'évincement de la personne, d'une part, et de l'événement, d'autre part, ne concerne pas que les événements intensément traumatiques par leur effet d'intrusion ou d'abandon. D'autres événements, par leur répétition implacable ou leur présence sournoise, ont le même impact.

LA RENCONTRE

La personne qui arrive en psychanalytique porte toute son histoire, non seulement celle qui lui est familière et qu'elle retrouvera par souvenir avec plénitude (« Ah !, bien sûr ! »), mais aussi celle qui lui est étrangère et qu'elle va retrouver par mégarde avec perplexité (« Ah ! ça alors ! »). C'est la rencontre de la vie, y compris celle qui effraie. C'est un état et un mouvement qui nous appartiennent, qui proviennent de ce qui est nous. Pourtant, ils ne sont pas contrôlables et pourraient toujours nous réduire à néant. Une vie qui est, mais qui pourrait bien disparaître.

Mais la personne rencontre aussi sa non-histoire, ce qui n'a pas été. C'est la rencontre de la mort, moins par « pulsion », mais par traction ; une mort qui a été et qui nous habite⁵. C'est un état et un mouvement qui ne nous appartiennent pas, qui proviennent de ce qui n'est pas nous et qui nous réduisent à néant. La personne porte les marques d'une histoire passée, mais qui ne s'est pas passée pour elle. Elle peut savoir de quoi il s'agit, mais elle ne sait guère de « qui » il s'agit, puisqu'elle n'a pu y être.

Et si la psychanalyse avait horreur du vide ? La psychanalyse serait-elle plus encline à supposer une histoire qui se dit qu'à concevoir une histoire qui ne se dit pas ou, encore moins, une non-histoire qui n'a rien à dire ? Elle pourrait avoir alors tendance à continuer à chercher une parole qui serait là quelque part sous les résistances et les symptômes au lieu d'admettre ce qui est là sans se dire ou admettre ce qui n'est pas là.

Tant qu'on suppose un sujet pensant, la théorie et la pratique sont rassurées, même si, d'aventure, leur énoncé et leur exercice aux fins de colmater l'absence de parole ou de vécu les rendent assez compliquées et laborieuses. Mais c'est comme cela, se dit-on ; et on se remet à l'ouvrage dans de multiples explications et dans de nombreuses séances. Analyse devenant infinie pour éviter ou ignorer l'absent ?

Et cette quête serait alors interminable, et l'analyse tout autant. Je dis bien « admettre », c'est-à-dire au sens de reconnaître, mais aussi avec celui d'accueillir. Les théories psychanalytiques n'admettent pas toujours le non-dit ou l'inexistence. Elles le font a contrario par le biais de théories d'attente ou celles de défenses caractérisées par leur proposition d'une dynamique absente (pensée opératoire) ou opposée (le meurtre, la castration...).

5. Et s'il n'y avait rien de tel que la pulsion de mort ? Si la pulsion de mort n'était qu'une construction métapsychologique pour éviter l'effroi d'une passivité totale à l'occasion d'une destruction fatale ? On peut peut-être supporter une personne qui se prête à la castration, qui se l'impose ou qui l'impose. Mais peut-on supporter celui qui la subit, celui qui en est la victime ; peut-on le faire sans faire l'hypothèse d'une pulsion qui l'y pousserait ? Supporter l'horreur pour la psychanalyse de ce qui ne serait pas pulsionnel et désiré !

Si bien que, lors d'une psychanalyse, le corps ne peut être oublié, ne devrait pas être évité. Certes, il peut être rencontré dans le moule d'un lien de sens, à la recherche d'une parole, ou d'une relation de cause, à la recherche d'un fait, mais on peut faire mieux. Ce que l'abord du corps peut apporter, c'est l'abord de l'indicible et de l'inexistant, hormis les sens et les faits. Que le sujet n'ose y être présent dans l'effroi d'une origine ou dans la terreur d'un vide. Deux absences de sujet : celle possible dans un futur, une perte d'identité, il n'y aura plus de sujet ; ou celle certaine dans le passé, une absence d'identité : il n'y a pas eu de sujet. Un terrain bien meuble et des repères peu certains !

LA SURVENUE

Ce que le corps apporte, ce qu'apportent son expression et son écoute, c'est quelque chose qui ouvre le champ du dicible et du compréhensible, un abord de la matière, une sorte d'exploration d'une origine, comme ces télescopes qui fouillent la naissance et la croissance de l'univers en remontant le temps. Ce que la mise en présence du corps en analyse peut amener, c'est l'origine du sujet qui se fait de tout et s'y trouve, et qui se tire de rien et y fait face. Un retour de sujet à ce tout, déjà advenu, et à ce rien, non advenu. Il faudra donc envisager ce temps de tout et de rien, et la manière de l'approcher, c'est-à-dire changer de logique et changer d'état.

Pour ce qui est du changement de logique, il faut envisager le sujet d'un nouveau point de vue, pas celui où il se dit, mais celui où il existe sans vécu ou celui où il n'existe pas. Le point d'où il ne peut pas parler, d'où il ne peut pas rêver, d'où il ne peut pas sentir, d'où il ne peut pas percevoir. C'est considérer la nature d'événements trop présents ou trop absents et qui n'ont pu être vécus : ils ont laissé des marques qui en indiquent la seule trace. Subjectivement, ce sont des non-événements ; mais, corporellement, les traces en sont la marque.

Pour ce qui est du changement d'état, il faut envisager un mode de présence, à soi et à l'autre, où la vie présente peut disposer de la vie cachée et de la mort passée. Il s'agit d'un état global, d'une présence globale, incluant tout, dicible ou non, présence ou absence, pleins et vides. Ils ont pu être définis comme des états hypnoïdes, des états de rêve, des états transitionnels. Mais ils ont pu être proposés comme des états pathologiques, une voie de dérive, alors qu'ils sont essentiels au travail, une voie centrale. En ce sens, ces états ne sont ni l'indice d'une dissociation, ni la cause du trauma. Je dirais plutôt que les dissociations ont écarté ces états de liaison et que les traumatismes les ont empêchés⁶. Ils

6. D'ailleurs, ces états hypnoïdes surviennent spontanément après des épisodes traumatiques comme tentatives d'intégration. Mais ils sont malheureusement considérés comme pathologiques en psychiatrie et éliminés par des neuroleptiques. Cette conception et cette intervention coupent le processus et créent du manque et des symptômes post-traumatiques.

sont nécessaires à la reconnexion aux origines et à la métabolisation des événements.

Dans le cadre psychanalytique, avec le dispositif psychanalytique, par la rencontre du psychanalyste avec la personne, un processus va naître fait de « régrédience » et de « progrédience ». Il sera ouverture d'un champ d'accueil, le champ de l'inexistence, et inauguration d'un état de mouvement, un état « régressif ». Une intériorisation ne peut se faire de façon uniquement mentale, mais doit être expérientielle, c'est-à-dire processuelle. Le dispositif analytique va permettre de trouver un état hypnoïde propre aux transformations. Ce « travail de transformation » se réalisera en trois volets.

Le double mouvement de retrouvailles et de création, de « régrédience » et de « progrédience » ramène à la rive non seulement des refoulés, mais aussi des inexistentes, des trous, des absences. De ce point de vue, il s'agit de la rencontre avec les tous et les riens. C'est le premier pas.

Et ces présences de trop et ces absences de trop ne sont pas seulement des absences de soi ou des absences d'un autre, mais des absences à soi : effarement. Qui suis-je si je suis cela, qui suis-je si je n'ai pas été ? De ce point de vie où le sujet peut enfin exister, les morts passées deviennent reconnues et reconnaissables ; les périodes de mort, les événements de mort, les personnages de mort peuvent être conçus et abordés de face. C'est le deuxième pas.

Le troisième sera un faisceau de créations, de quelque chose qui ne s'est jamais produit, qui n'a jamais pu être produit et qui n'est en rien retour de ce qui aurait été refoulé ou construction de ce qui aurait dû l'être. Les événements constructifs, les traumas et les pertes déconstructifs seront remémorés de façon quasi hallucinatoire, profondément corporelle, ce qui rend compte à la fois d'un contenu nouveau, c'est-à-dire des objets, et de la précarité du contenant actuel, c'est-à-dire du sujet.

LE PASSAGE⁷

« Au début, avant de cheminer, je voulais et je pensais découvrir un monde extraordinaire, beau, nouveau, différent. Je suis venue parce que je n'étais pas heureuse ; je venais pour le devenir, comme ça. Mais je me rends compte qu'on ne le devient pas comme ça, qu'il y a autre chose entre les deux. Et là, je découvre un monstre. Pas un monstre en tant qu'il aurait une forme monstrueuse ; plutôt un monstre en tant qu'il n'a pas de forme.

7. Nous rapportons les propos d'une personne qui commente son cheminement. Nous les avons reconstruits pour en garder la saveur, plutôt que d'en donner le verbatim cru qui aurait été trop près de la forme verbale première et brute, avec ses inévitables hésitations et suspensions.

Je suis dans la confusion et je suis dans les blocages, un profond désarroi et une impasse totale. J'ai la sensation de ne pas pouvoir en sortir, d'être prise au piège. Pire, tout se mélange, je ne sais plus si c'est volontaire ou involontaire, si je dois y rester au moins un peu ou en sortir au plus vite. Faut-il tolérer ou éloigner ? Pire encore, c'est comme une perte d'identité, je ne sais plus, je ne peux plus. Il n'y a plus de certitude, plus de points de repère. J'ai mal et je ne sens rien, je suis malade et j'ai peur d'être malade ; impuissante, essoufflée. J'ai peur d'être anéantie, détruite ; je découvre, avec horreur que je suis dans l'éther. C'est un chaos et un néant.

Et alors, j'ai décidé de ne pas faire comme d'habitude. J'ai décidé de ne pas m'échapper, de ne pas exploser, de ne pas m'amoindrir ou de ne pas figer. Soutenir l'éther sans explications et sans compréhension, sans logique et sans mots, sans forcer et sans retenir. J'ai décidé de faire confiance au monstre. Il y a eu le chaos, on éclate ; et il y a eu le néant, on disparaît. Dans le chaos, tout est explosé, uniformément. On pourrait appeler cela l'anxiété ; c'est ce que j'appelais l'angoisse. Mais ici, ce n'est plus la même chose, on sait qu'il se passe quelque chose, on sait que c'est un début, pas la fin. Dans le néant, tout est anéanti totalement. On pourrait appeler cela la dépression ; c'est ce que j'appelais l'abattement. Mais ici, ce n'est plus la même chose, on sait qu'il se passe quelque chose, on sait que c'est un début, pas la fin.

C'est curieux, tous les événements, tous ces événements dont j'ai parlé et dont je n'ai pas parlé, deviennent comme des taches en moi. Avant, ils étaient là, envahissants, submergeants, lourds et insidieux. Maintenant, ils se dissolvent... mais moi aussi ! Je n'ai jamais confiance en mon corps. Je me disais : si je me laisse aller, je vais périr. Et là, c'est curieux, ça périt, j'ai peur de périr, mais je ne péris pas. Quand il n'y a plus de sens, quand il n'y a plus de plaisir des sens, il reste quoi ? Est-ce cela, la vraie laideur ?

Et, tout à coup, non, peu à peu, je me suis sentie mieux, je veux dire vraiment mieux. Je me suis sentie grandie, plus forte, plus pleine, comme au retour d'un long voyage. Un grand mouvement de vie.

J'avais peur de moi ; pas de quelque chose de précis, mais peur de l'imprécis. Le désespoir de ne jamais pouvoir l'atteindre, la détresse d'être prise dans le corps. Je lisais pour me libérer, mais à la dernière page, cela revenait de plus belle : je n'y arriverai jamais. J'avais peur qu'il n'y ait rien. Je m'accrochais constamment à des faits, à des choses, à des explications, à des interprétations. Tout pour être dans la clarté, tout pour me mettre à l'abri de l'ombre, du diable, de ce qu'on qualifie de mauvais. Je me suis d'ailleurs toujours ralliée à Dieu, à la pureté. Il fallait faire taire le mauvais, et tout vérifier, et tout contrôler.

Mais, à force de s'éloigner de l'indicible, on s'éloigne de soi ; et, à force de s'éloigner de soi, peur du mauvais en soi, on perd la notion de ce qui nous fait du bien. Je ne me fous pas de mourir, mais, maintenant, je me fous de mourir en autant que je meure en vie. Ma plus

grande peur est de mourir intérieurement. J'ai trop de survie dans ma vie. Mais, pour vivre, il faut permettre le chaos et le néant ; pour que la vie arrive. »

Mais tout cela, ce passage, on ne peut le réaliser qu'en ayant pied, qu'avec quelqu'un. Sinon le chaos ou le néant sont destructeurs.

LA ZONE

Le psychanalyste va, de par sa décision transférentielle (en tant que parti-pris) et son implication transférentielle (comme partie prenante), s'y joindre et y être joint. L'analysant n'étant plus seul, et pour la première fois depuis ce temps-là, deviendra présent et vivant.

Mais, c'est aussi un défi pour le psychanalyste : s'approcher du rien, faire face au mort sans s'y perdre ; s'approcher du corps, faire face à l'indicible sans le boucher. Or, il est étonnant de remarquer, chez nombre d'intervenants pratiquant la psychothérapie, la difficulté à supporter le corps et le néant, là où il n'est pas de parole, là où il n'est plus rien. Il est remarquable de voir que l'analyse personnelle, critère de base du psychanalyste, s'y démontre encore une fois une nécessité, pour aborder ici ce champ du corps et du rien et supporter des états primaires qu'ils aient pu être intitulés « hypnoïdes », « altérés » ou « différents ».

Ainsi, il faut envisager ces deux aspects du dispositif et du processus analytiques : celui de l'abord de ce qui n'a pas de parole, dans un état indéfini, et celui du mouvement, partagé avec le psychanalyste, qui permet d'en survivre. On ne peut faire l'économie de ce processus et de ce dispositif. Le processus qui approche ces zones de tout et de rien égarées dans l'histoire. Le dispositif qui permet dans un état d'expérience reliant présent et passé, somatique et psychique, soi et l'autre. Et, à vouloir en faire l'économie, l'analyse sera interminable.

Par cet espace permis, par ce temps ouvert, par cette relation indéfinie, par un « état de séance », va se déployer, de la marque trouvée, un lieu de tout et de rien. Et c'en est le commencement nécessaire, inévitable. Un lieu où il n'y a guère à dire et beaucoup à sentir. Les deux, analysant et analyste, n'y ont parfois rien à dire et guère rien à penser, mais beaucoup à éprouver. Zone-clé, lieu de bien d'actes et de paroles posés d'urgence pour en sortir, de la distraction à la drogue, de l'interprétation affolée au traitement impérieux. Zone-clé faite de présence, d'attention et de bienveillance, de vie.

Lorsqu'on se rend compte que ces tous et ces riens ne seront toujours que des tous et des riens, et lorsqu'on s'aperçoit que, de ces tous et de ces riens, naissent ce qui se fait, sans que, jamais, on ne puisse dire que ce qui survient est ce qui aurait pu ou dû advenir, lorsqu'on peut se tenir dans cette ambiguïté, alors la psychanalyse peut se terminer puisqu'elle vient de commencer. Je veux dire qu'elle peut maintenant se continuer seule, puisque l'infini et le fini, la vie et la mort

n'ont pas aspiré le sujet, et puisque le sujet peut les rendre fertiles. Je trouve que sont alors instaurées « les conditions psychologiques les plus favorables aux fonctions du moi ». « La tâche est accomplie » (Freud, 1937).

BIBLIOGRAPHIE

- CROMBEZ, J.-C. 2007. *La méthode en ECHO, guérir le mal-être*, Montréal, Éditions de l'Homme.
- CROMBEZ, J.-C. 2006. *La personne en ECHO, cheminer dans la guérison*, Montréal, Éditions de l'Homme.
- CROMBEZ, J.-C. 1992. « Psychosomatique ou psycho-somatique : cherchez l'aire-heure », dans J. Beaudry, R. Pelletier, H. Van Gijseghem (sous la direction de), *Le corps en psychanalyse*, Montréal, Éd. Méridien, Psychologie.
- FREUD, S. 1937. « Analyse avec fin et analyse sans fin », dans *Résultats, idées, problèmes*, t. 2, 1921-1938, Paris, PUF, 1998.
- LEFEBVRE, P. 1990. « Psychanalyse d'une patiente atteinte d'une rectocolite hémorragique », *Revue française de psychanalyse*, n° 3, p. 809-825.
- THOMSON, P. 1980. « On the receptive function of the analyst », *Int. Rev. of Psychoanalysis*, 7, p. 183-205.